

**AU CENTRE,**

**DE  
T  
O  
U  
S**

**L  
E  
S  
C  
O  
U  
T  
I  
E  
S**

Alexandre Piral



## DARE-DARE 24-25 : MÉTHODES ET JEUX DE L'ESPACE

\*  
\*  
\*

On m'attribue le rôle d'auteur-chercheur en résidence à la fin de l'été 2024, suite à l'envoi d'un dossier de candidature et son étude par l'original comité *Espace critique* de Dare-Dare, centre d'artistes à Montréal. Je ne suis pas encore certain de ce que j'y chercherai, et ne résiderai en réalité nulle part, mais j'ai alors l'ambition honnête de faire le récit de ce qui aura été vu et ressenti au cours d'une année de programmation du centre, récit que j'aimerais imbriquer à une réflexion sur les conditions de production et de diffusion de l'art actuel au sein d'un réseau auquel j'ai contribué et duquel j'ai bénéficié de façons diverses dans la dernière décennie.



Cette opportunité de résidence libre et à distance tombe dans une période de grands changements dans ma vie, puisque dans les semaines qui suivent l'acceptation du projet, je quitte l'emploi de responsable de l'accueil et de l'éducation occupé depuis près de cinq ans dans un centre d'art du Vieux-Montréal afin de saisir une opportunité matériellement indispensable pour moi à ce moment-là. Ce nouvel emploi a pour défauts immédiats et superficiels d'être situé dans la ville de Québec, et de me décentrer légèrement du champ de l'art actuel puisqu'il est lié plutôt au domaine du patrimoine vivant, c'est-à-dire les arts et la culture dans leur expression inspirée de la tradition plutôt que du renouvellement des formes, en musique et en danse surtout, mais aussi en art appliqué et en techniques et métiers anciens. La distinction est principalement sociologique, et il me semble en fait que plus l'on s'approche des disciplines, des scènes artistiques ou de la périodisation en histoire de l'art, plus les limites apparentes se dissolvent et l'aspect arbitraire de ces séparations devient visible, mais là n'est pas le cœur de mon propos.

\*  
\*  
\*

Pour ce nouvel emploi donc, je pars précipitamment de Montréal où je réside depuis quinze ans : Petite-Italie, Villeray, Mile-End, Parc-Extension, Outremont, c'est ma zone et celle de mes proches, et en deux semaines à peine je me décide à les quitter. Effectuer un retour dans la Capitale-dite-Nationale où se situe mon nouvel employeur, ainsi que mes parents et mes frères en petite banlieue, ma grand-mère en haute-ville, et quelques ami·e·s du début de l'adolescence éparpillé·e·s, me procure une joie certaine tout de même teintée de méfiance. Ma partenaire Anne-Marie ne prévoit pas me rejoindre immédiatement, il s'agit alors d'une démission professionnelle doublée d'une séparation physique. Seulement voilà, une autre nouvelle vient tout changer : nous apprenons que nous serons parents l'été suivant, neuf courts mois qui nous mèneront à quelque chose de beau, déjà envisagé et souhaité, mais tout même joliment imprévu à ce moment précis de nos vies<sup>1</sup>. Les mois suivants seront alors vécus sur la route, dans un bal d'aller-retour sur l'autoroute 40, ce presque-chemin dans les bois s'assombrissant un peu plus tôt chaque semaine à mesure que progresse l'automne.

<sup>1</sup> [montjoies.com/a-limoilou/](http://montjoies.com/a-limoilou/)



\*  
\*  
\*

Ne résidant plus à Montréal au cours de la résidence, mais déjà engagé dans le processus, je n'assisterai pas à autant d'évènements organisés par le centre cette année que je l'avais espéré. Je rendrais tout de même compte ici de trois moments, soit la fin du programme croisé Montréal-La Havane et l'exposition *Tout ce qui est perdu revient*, la journée d'étude annuelle de Dare-Dare organisée à la Cité-des-Hospitalières et la découverte en son domicile de *La Chambre de Chiron* d'arkadi lavoie-lachapelle. Je tiens également à mentionner les riches rencontres avec Catherine Lalonde Massecar, dont les surprenants travaux du moment s'inscrivent avec finesse dans la programmation *Méthodes et jeux de l'espace : zones d'existence I* sous l'intitulé *À la recherche de la variable humaine (x)*. L'artiste offre au public un travail d'enquête sur la formule, tentative poétique d'expression du monde sensible par les mathématiques menée d'abord en salle à l'aide d'un tableau noir puis en extérieur lors d'un *Laboratoire (à ciel) ouvert*. Les séances déboucheront sur un *Petit registre de formules*, publication pour laquelle je propose un énoncé rassemblant une part de mes intérêts critiques quant à la relation art/artistes/public/institutions/médiation/argent, pour laquelle je rédige une brève recension consultable en ligne<sup>2</sup> et dans la revue *Inter*<sup>3</sup> et dont le lancement se déroula un 1er avril au Lieu, tenace centre d'artiste de la rue du Pont, à Québec.

Ma première visite de Dare-Dare en personne se déroule comme on découvre une communauté millénaire dans des territoires qui nous étaient encore inconnus, mais pourtant depuis longtemps habités. La contrée, c'est le Sud-Ouest de Montréal, et la communauté celle d'un centre d'artistes québécois en bonne santé tant économique que démocratique (tel que révélé en A.G.), dynamique quarante années après sa création en 1985, mais qui comme d'autres espaces vit aujourd'hui une transition, les

<sup>2</sup> [dare-dare.org/fr/evenements/publication\\_du\\_petit\\_registre\\_de\\_formules\\_variable\\_x](https://dare-dare.org/fr/evenements/publication_du_petit_registre_de_formules_variable_x)

<sup>3</sup> *Inter, art actuel* #146, septembre 2025.



personnes et membres clés impliqué·e·s parfois depuis les débuts se retirant progressivement, et la mission de celui-ci cherchant l'équilibre difficile du renouvellement dans la continuité, l'intégration à des méthodes éprouvées de nouvelles façons de faire et de subjectivités inédites. D'une idée originale voulant qu'on apporte quelque chose à un collectif, qu'on contribuait à ce que l'on souhaite voir advenir, l'organisation du travail en centre d'artistes a pu basculer vers une passivité et de grandes attentes d'une communauté parfois désinvestie, venant consommer une offre culturelle à laquelle elle n'a pas nécessairement contribué... Dare-Dare opère selon un modèle de co-direction original puisque Martin Dufrasne et Rhys Bhul alternent tour à tour six mois à la barre des opérations courantes, permettant à l'autre de réaliser sereinement ses propres projets, offrant là un bel exemple de conciliation et de flexibilité que peuvent se permettre ces petites structures agiles. Allant à leur rencontre, je traverse sous la pluie chaude de juillet le parc jouxtant le bâtiment communautaire. J'y ai déjà mis les pieds à quelques reprises pour le Salon du livre anarchiste qui s'y tient chaque année, mais ne l'ai encore jamais exploré au-delà de l'atrium. L'accès à une partie des étages est restreint, car s'y trouve un centre de la petite enfance et s'y donnent des cours en francisation et différents ateliers pour les gens du secteur. Le bâtiment est géré par le Comité d'éducation aux adultes de la Petite-Bourgogne et de Saint-Henri, le CÉDA, et se trouve à proximité du Centre culturel Georges-Vanier, dans le parc Vinet. Le CÉDA est toujours là, Dieu merci, ou devrait-on dire plutôt : merci à ce qu'il perdure des services publics et de la volonté d'une commission scolaire de ne pas limiter, malgré la vétusté des lieux, l'accès à ce type d'espace rare, et ne songe pas encore à s'en départir au profit de nouveaux développements, bien que là comme ailleurs le temps soit compté. Même si Dare-Dare devait quitter les lieux, parions que le centre survivrait et évoluerait encore, car celui-ci en a vu d'autres et a su à travers les décennies expérimenter de nouveaux environnements, opérant longtemps depuis une roulotte de chantier relocalisée dans différents parcs (le mot est parfois généreux dans son acceptation administrative) au gré des volontés de l'administration municipale. La constellation

\*  
\*  
\*

d'artistes ayant gravité autour se sont fait expert·e·s de projets relationnels, d'actions discrètes et ponctuelles, ou nécessitant travail et engagement dans le temps long, le tissage de lien social, ou la furtivité. On y a vu présenter des formes originales, difficiles à cerner et à documenter, des projets engagés réalisés avec la communauté, des explorations sincères du travail *in situ* et des potentiels de la médiation culturelle. Dare-Dare a toujours été disponible pour des collaborations inédites, des rencontres aux issues imprévisibles ou l'accueil de profils atypiques méritant néanmoins qu'une chance leur soit donnée, ce qui en fait à mes yeux un lieu d'art des plus précieux.

## EN SOLIDARITÉ AVEC LES ARTISTES DE CUBA

Parmi ces initiatives hors-les-cases, il m'importe de mentionner le projet au long cours *Montréal-La Havane*, chapeauté par le Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec et le Conseil des arts de Montréal depuis 2011 et représentant un exemple réussi de ce que permet l'agilité de ces structures, puisque la collaboration internationale s'appuie sur la participation individuelle de différents centres d'artistes pour chaque édition, à la hauteur des intérêts et capacités de chacun. Ce travail de coordination à travers les Amériques auquel Dare-Dare participe cette année me ramène à une précédente édition de l'évènement pour laquelle j'avais eu à organiser une conversation avec un artiste cubain participant. En 2019 déjà, avant que Cuba ne soit frappé durement par la crise du COVID et par un nouveau tour de vis de répression de la part de son gouvernement communiste vieillissant, l'artiste Hamlet Lavastida était en délicatesse avec l'État et n'avait pu faire le voyage à Montréal, malgré les permis et démarches préalables. Pire, le jour de l'ouverture de son exposition, alors qu'il devait à tout le moins prendre la parole en visioconférence, il n'avait pas réussi à se connecter à temps pour prendre la parole devant son public québécois. L'électricité du bâtiment où il s'était installé ayant été coupée, il nous avait d'abord parlé sur une ligne téléphonique intermittente depuis un taxi en direction d'un parc du centre-ville de La Havane où il comptait acheter des paquets de données



satellites afin de reprendre l'appel vidéo. C'était sans compter sur plus de sable dans les rouages de son activité artistique, car s'ajoutait aux intempéries technopolitiques une tempête tropicale qui le forçait à aller se réfugier en urgence ; la météo est toujours redoutablement efficace pour faire rentrer les protestataires chez eux. Six ans plus tard, l'initiative Montréal-La Havane aboutissait cette fois au parc Sainte-Cunégonde, lieu d'accueil de la HALTE, projet de Dare-Dare autour d'un conteneur industriel transformé en bibliothèque, en lieu de médiation et d'exposition amenant l'art en train de se faire dans ce secteur de la rue Notre-Dame où l'on semble plutôt se déplacer pour le brunch ou l'achat de nouvelles montures. Pendant seulement quelques jours, Amed Aroche et Camila Ramírez Lobón collaboraient avec la commissaire invitée Anamely Ramos González, désormais installée à Chicago, afin de présenter une série de dessins et photographies teintée de leur situation commune d'artistes en exil, inscrit·e·s sur des trajectoires de fuites les ayant menés hors de leur île d'origine. Les dessins aux crayonnés sombres et fantasmagoriques de Lobón montraient des monstres vrais et inventés, des politiciens et figures de la culture populaire magnifiés ou moqués en caricatures surréalistes disposés sur des tables dans le conteneur de la HALTE. Le choix de cet espace d'exposition, fragment métallique de l'histoire du commerce mondial et de l'émigration par bateau se révélait des plus pertinents pour présenter les traces de ces pratiques du déracinement, du temps et de l'espace dérobés, des réminiscences diasporiques et des découvertes propres aux exilé·e·s. Pour leur part, la commissaire de l'exposition et Aroche, qui depuis Montréal participe activement à « repenser les horizons politiques dans un monde de plus en plus violent, injuste et polarisé, tout en visant à actualiser l'histoire des échanges culturels entre Cuba et le Québec<sup>4</sup> » présentaient un ensemble de photographies

\*  
\*  
\*

de détails des rues de La Havane. Les clichés réalisés par Aroche s'appuyaient sur des souvenirs rapportés par Ramos González, interdite de retour à Cuba depuis 2022 et depuis résidente de Miami, dans une évocatrice rencontre d'*imaginaires intergéographiques*. Il m'importait de rapporter la tenue de ce projet, car il s'agit là d'un de ces partenariats complexes, inusités et hors marché que peuvent permettre les centres d'artistes, dans un souhait sincère de construction de ponts assemblés avec des bouts de ficelles, beaucoup d'amitié, et bien sûr un peu de ciment et d'éléments structurels sous la forme de subsides d'état. La transmission, la mémoire des luttes, l'archivage et l'ouverture de voies de passage, l'intérêt pour l'interrégional et l'intergénérationnel, voilà qui ne coûte pas si cher et rapporte beaucoup. Les traces de ces collaborations sont souvent ténues, il faudra donc encore écrire leur histoire, ou accepter comme suffisant ce qu'il en reste dans quelques mémoires. Délicate aussi est la reconduction chaque année de telles idées ambitieuses, demandant une subtilité toujours renouvelée dans la façon de présenter les requêtes financières auprès des subventionnaires, l'invention de partenariats originaux, l'invention d'évènements uniques et de projets de diffusion dans des lieux atypiques, le tout dans un contexte de revalorisation trop faible des subventions au fonctionnement pluriannuel, qui ne suivent pas l'inflation. Bien d'autres gestes participent à l'existence d'initiatives artistiques transnationales, par exemple l'importance donnée à la traduction linguistique des contenus, l'implication bénévole de nombreuses personnes et une volonté de l'équipe, en plus d'une écoute et d'un accueil des souhaits et besoins des membres, dont le format de la journée d'étude peut permettre un assemblage efficace.

<sup>4</sup> [centreclark.com/files/exhibition/14374/Essai-Amed-Aroche.docx](http://centreclark.com/files/exhibition/14374/Essai-Amed-Aroche.docx)



## ALLOCUTION POUR LA JOURNÉE D'ÉTUDE À LA CITÉ-DES-HOSPITALIÈRES, 29 MARS 2025

*seul le prononcé fait foi*

J'ai la chance de prendre la parole pour amorcer la journée d'étude 2024-2025 de Dare-Dare et pour cela je remercie l'équipe et les organisatrices de la journée, et toutes celles et ceux présentes ce matin. Dans un contexte de modeste, mais réelle victoire budgétaire du milieu de la culture, je veux aussi souligner le travail de tous les artistes et travailleuses culturelles qui se sont mobilisées ces derniers mois, notamment au sein de la Grande mobilisation des artistes du Québec (GMAQ), bravo à nous. Je réfléchissais à mon intervention de ce matin avant de connaître les annonces budgétaires de cette semaine<sup>5</sup>, et je me demandais de quelle façon je pouvais apporter ma pierre à l'édifice et nourrir la réflexion sur le financement, la mission, la pérennité des centres d'artistes, et sans trop le réaliser je me suis dirigé vers une sorte de lettre d'amour au réseau dont l'existence et la survie depuis maintenant deux, trois, quatre décennies selon les cas constitue en fait un petit miracle. Je crois que nous serons plusieurs à être de l'avis que les sommes supplémentaires accordées au Conseil des arts sont les bienvenues, nous n'avions pas réellement les moyens de nous en passer, mais qu'aussi il s'agit là d'un maigre butin et qu'il faudra vraisemblablement plaider notre cause plus d'une fois encore dans un futur proche. Comme la GMAQ l'a immédiatement communiqué, la lutte paie et elle continue. [Ce n'est que plus tard que tous.tes réaliseraient l'ampleur du brouillage, puisque les sommes allouées seraient en fait destinées exclusivement aux organisations et non pas aux enveloppes de subventions pour les artistes...]

<sup>5</sup> [calq.gouv.qc.ca/actualites-et-publications/actualites/orientations-budgetaires-2025\\_2026](http://calq.gouv.qc.ca/actualites-et-publications/actualites/orientations-budgetaires-2025_2026)

\*  
\*  
\*

En rédigeant cette lettre d'amour aux centres d'artistes, j'imagine bien que des personnes prenant soin de se déplacer un matin de fin de semaine pour une journée de réflexion sont déjà convaincues de la nécessité pour ces lieux d'exister, et qu'à vos yeux l'importance de tels espaces relève de l'évidence. Malgré tout, je crois que dans un monde rude, parfois morose et violent, on n'a jamais trop de paroles d'amour, et souligner ce à quoi on tient et pourquoi on se lie n'est jamais inutile, ou pour le dire autrement, prêcher à un cercle de converti·e·s est tout de même une célébration valable. J'œuvre pour, dans, sur et avec les centres d'artistes depuis l'âge de vingt ans. J'ai été associé à eux comme employé, artiste et auteur invité, comme membre, comme bénévole ou administrateur, et bien que j'ai récemment opéré dans mon travail un léger pas de côté, j'espère rester lié aux centres d'artistes d'une façon ou d'une autre pour encore longtemps, toute ma vie j'espère.

Mon initiation a commencé avec des visites marquantes aux premières éditions de la Manif' d'art portée à bout de bras par les équipes des centres d'artistes de la région de Québec. Les visites au Lieu, au complexe Méduse ou dans des espaces temporairement investis par les artistes et commissaires comme feu le mail Saint-Roch furent le théâtre des toutes premières rencontres avec l'art sans la médiation de la famille ou de l'école. Un artiste s'enfermant plusieurs jours entre quatre murs avec seulement des cacahouètes et des pots Masson, un autre reproduisant les logos de marques célèbres en poils pubiens, une performance impliquant quantité de fluides, de cris, de paillettes, je découvrais plutôt émerveillé ce que pouvait être l'art en train de se faire. À Montréal dans ma vingtaine, les centres d'artistes ont été le théâtre de beaucoup d'amitiés, fortes, riches et diversifiées. Grâce aux centres d'artistes, ou du moins par l'entremise de leurs



réseaux, des rencontres précieuses ont pu être faites au-delà de clivage générationnel. Je découvrais plusieurs personnes d'une infinie générosité qui avaient à cœur de transmettre leur passion pour la pratique artistique, et d'encourager des plus jeunes à suivre ce chemin ardu et lumineux, avec tout de même une bonne dose de cynisme, de désenchantement partagé franchement et de conversations récurrentes sur la précarité, la fragilité du milieu, ou encore ses personnalités problématiques. Je comprenais peu à peu qu'on évoluait là dans un milieu où la distinction du privé et du public était parfois ambiguë, où la séparation du travail et du loisir n'existait pas toujours, un milieu avec des subordinations hiérarchiques peu visibles ou même prétendues inexistantes, pour le meilleur et pour le pire.

J'y ai observé des modes de gouvernance originaux, témoin de belles loyautés envers des collaborateur·ice·s au fil des décennies, dans la durée, témoin aussi de l'emploi d'individus qui probablement aurait du mal à se placer ailleurs. Bien sûr j'y ai vu aussi des frustrations discrètes qui finissent par éclater, des insatisfactions latentes menant à des départs abrupts, des énergies nouvelles et jeunes et de l'enthousiasme qui s'exprime avec passion pour ensuite très vite se dissoudre dans le courant des rythmes effrénés et de la précarité. J'y ai constaté parfois la désinvolture des membres, l'inertie des conseils d'administration, l'incompréhension des partenaires des différents paliers gouvernementaux, des directions qui parfois s'accrochent un peu trop. Pourtant grâce aux centres d'artistes j'ai pu avoir de franches discussions sur la sexualité avec les plantes, j'ai pu vivre des préparations au deuil ou à l'oubli, j'ai pu expérimenter somatiquement des œuvres immatérielles, j'ai pu danser entourés de grilles volées sur un chantier qui promettait de défigurer un quartier populaire, j'ai pu suivre la modification progressive du corps d'une personne chère, parler avec elle de maladie et d'oubli, j'ai vécu de grandes joies lors de célébrations païennes et de cérémonie queer, surtout j'ai rencontré des gens, toutes sortes de gens. La question que je me pose, c'est où donc pourraient être reçues de manière bienveillante des transmissions si personnelles et idiosyncrasiques si ce n'était des centres d'artistes ?

\*  
\*  
\*

C'est parce que mon amoureuse, devenue mon épouse, ma coparente, c'est parce que Anne-Marie était employée pour l'été par un centre d'artistes dans le Bas-du-Fleuve et moi par un festival de sculpture de la région que nous nous sommes rencontrés. Que l'installation les pieds dans la boue d'une cabine téléphonique fabriquée par un trio d'artistes déjà célèbre ait été l'occasion de connaître la personne qui allait infléchir pour toujours la trajectoire de ma vie, ça c'est un cadeau que je dois aux centres d'artistes et les missions parfois improbables confiées à leur personnel. À l'opposé de cette joie immense de la rencontre amoureuse par le biais du centre d'artiste, se lie aussi dans mon esprit le sentiment de perte et d'énorme tristesse ressentie dans ces mêmes espaces. C'est en quittant temporairement son lieu de travail, un centre d'artiste donc, qu'une amie est morte heurtée par un train. C'est en partie par le réseau que s'est transmise la rumeur de sa mort, mais aussi que se maintient le souffle de sa mémoire. Quelques jours après qu'elle nous ait quittés, c'est dans l'ombre des centres d'artistes que nous nous sommes retrouvé·e·s pour la célébrer, et c'est en galerie que s'est d'abord exprimé le souvenir de notre amie.

Je tenais à dire l'importance pour les centres d'artistes de rester étroitement lié aux autres institutions publiques, de chaque jour se concevoir comme tel, un service public, et se rappeler que nous partageons beaucoup avec le monde du soin ou celui de l'éducation. De la même façon que nous et nos proches bénéficions du labeur et de la passion des travailleuses de la santé, du milieu communautaire ou de l'enseignement, tâchons nous aussi de leur permettre de bénéficier vraiment de ce que nous avons à offrir, qui dans les meilleurs cas est tout aussi précieux, mais peut être parfois moins aisément accessible pour qui ne se fait pas un peu accompagner, pour qui n'aperçoit pas de main tendue. De la même façon, face aux affres du monde et aux fronts multiples que discernent les citoyennes et citoyens engagé·e·s, est-ce qu'un engagement uniquement dans le secteur des arts et de la culture est suffisant, c'est une question que je me suis posée avec de plus en plus d'insistance et à laquelle je réponds non, non ce n'est pas suffisant, ça ne l'a jamais été.



## LA POURSUITE ET LE REPOS

J'aimerais vous partager enfin l'écho de mon passage dans la chambre de Chiron, ce beau projet d'arkadi lavoie-lachapelle soutenu par Dare-Dare cette année. Sur son flanc renversé, avec ses mollets courts et ses lourdes cuisses accueillantes, Chiron est là, blessé ou assoupi. Je retiens du récit de son mythe que l'on meurt chaque soir en s'endormant, qu'à chaque sieste les ténèbres nous engouffrent et la mémoire se reconfigure, et que ce qui se passe dans ces instants suspendus est d'une importance capitale pour la vie vécue et non rêvée. Tel le cerf chassé, celui que le chasseur pourtant responsable de sa mort n'arrive pas à regarder, Chiron rayonne de sa pâleur cadavérique mâtinée à la douceur du plâtre qui ici le constitue, et assis seul dans la chambre de Chiron je peine à contempler son beau visage taillé au couteau marqué d'un regard ancien. Je pense à mon grand-père, chasseur, pêcheur, collectionneur de livres de chasse et de vènerie qui souvent m'emmenait au musée, je pense à mon grand-père décédé quelques jours plus tôt dans le froid humide de la banlieue parisienne de janvier. Entre un déménagement, le travail, des rendez-vous amicaux ou des projets à compléter, je découvre ce jour-là une gêne de ne pas encore avoir ressenti vraiment la peine que la mort de Jean provoque en moi. Ce jour-là encore, en visitant arkadi, je pensais venir prendre des notes liées à un projet d'écriture, proposer peut-être une réflexion

\*  
\*  
\*

théorique sur une création originale, me référer à l'histoire de l'art ou à la sémiologie. Et finalement pas du tout, au détour de cet appartement, c'est un moment de recueillement qui se présente à moi sans prévenir. Et c'est parce que des artistes ont cette sensibilité à fleur de peau, cette bienveillance qui peut parfois se passer de mots, c'est parce que des artistes provoquent et orchestrent ces situations qu'à cet instant enfin je peux vivre le recueillement dont je ne savais pas avoir tant besoin, recueillement qui en plus évolue tranquillement, sans couture apparente, vers un moment d'écoute puis de partage d'une infinie tendresse. Ces instants offerts par arkadi, soutenus par Dare-Dare et oui, par les Conseils des arts aussi, ces instants précieux me rappellent de manière très vive et chaque fois renouvelée toute l'importance, je dirais même la magie que constituent les rencontres intimes avec l'art, ces moments rendus possibles par l'existence de toutes petites structures, de réseaux fragiles qui pourtant portent en eux et sur eux des forces capables de gigantesques bouleversements. Comme me l'a rappelé arkadi par le biais de la mythologie, c'est bien dans les songes que se trouve la source de nos maux, mais aussi le remède approprié. Il nous faut donc continuer à songer, et partager la substance de nos rêves, vaste programme.

18



\*  
\*  
\*

## **Ours**

Personnes citées et remerciements : A-M Trépanier, Catherine Lalonde Massecar, arkadi lavoie-lachapelle, Hamlet Lavastida, Camila Ramírez Lobón, Amed Aroche, Anamely Ramos González, Rhys Buhl, Martin Dufrasne, Nana Quinn, Mayra Morales, Marianne Rouche, Nicolas Bouchard et tous.tes les ami.e.s et membres de Dare-Dare.

Design et mise en page : Andes A. Beaulé – Studio Gabarit / 2025



